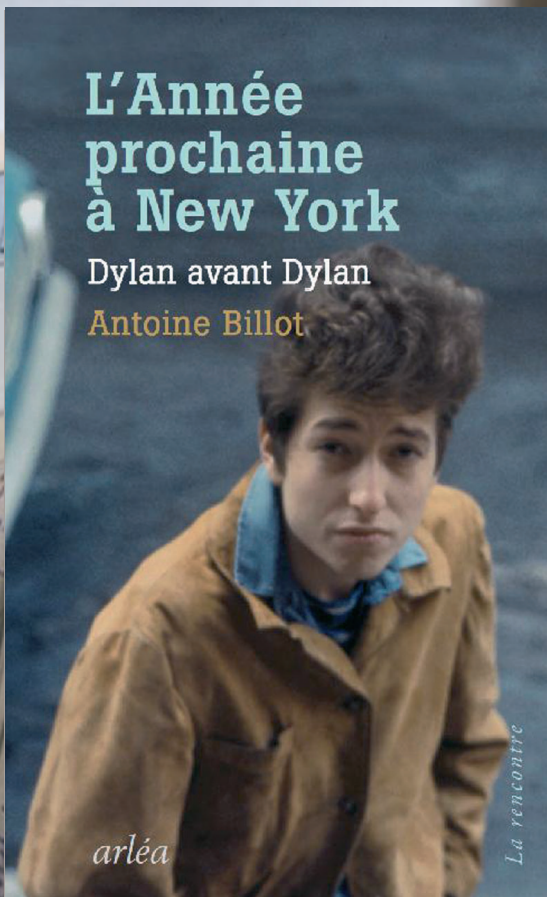


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

L'Année prochaine à New York

Dylan avant Dylan
Antoine Billot

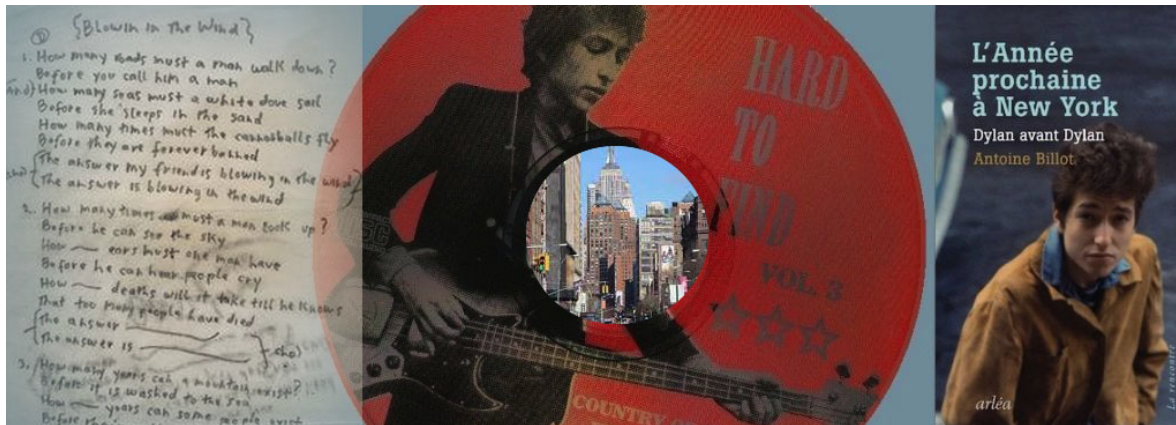


arléa

La rencontre

Sommaire

- 02. Édito - Dylan avant Dylan
d'Antoine Billot
- 03. Entretien avec Antoine Billot
- 09. Extraits choisis
- 10. Portrait - Bob Dylan
- 12. René Bertelé et Jacques Prévert
Lettres et archives
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda septembre 2017



Édito

Dylan avant Dylan

Antoine Billot

Nathalie Jungerman

« C'est cette nuit-là que Zigman Zisel Zimmerman décide (...) d'émigrer avec femme et enfants au-delà des mers, là où nul Cosaque, nul bagnard assoiffé ne sauront les trouver afin de leur faire la peau – l'année prochaine à New York, chuchote-t-il pour lui-même, effrayé un peu de pervertir ainsi l'incantation traditionnelle par quoi se clôturent les cérémonies de Pessah : (...) l'année prochaine à Jérusalem... » Antoine Billot, *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan* (Arléa, août 2017).

Robert Allen Zimmerman, dont les grands parents originaires d'Ukraine et de Lituanie ont émigré aux États-Unis en 1905 pour fuir les pogroms qui frappaient les Juifs d'Europe de l'Est, naît en 1941 à Duluth dans le Minnesota. À 21 ans, il change officiellement de nom pour devenir Bob Dylan. Musicien, chanteur, poète, peintre, cet « Orphée du Nouveau monde » qui dans les années 1960 fut malgré lui le « héros de la contestation sociale », s'est vu attribuer le prix Nobel de littérature le 13 octobre 2016.

Dans *L'Année prochaine à New York*, son neuvième livre, Antoine Billot s'est intéressé à l'enfance et adolescence de Dylan, à ses racines, à l'itinéraire de ses parents et aïeux qui ont vécu l'exil. Le récit qui s'achève avant que le jeune Zimmerman ne choisisse son pseudonyme est une traversée temporelle dans laquelle les destins individuels sont partie prenante des événements historiques. Ils permettent d'évoquer, du singulier au collectif, l'histoire des immigrants, la crise de 1929, le Dust Bowl (le désastre écologique dans les années 30), les camps de la mort, l'Amérique après-guerre, le maccarthisme, le racisme..., tout ce qui définit l'héritage culturel de l'auteur de *Blowin' in the Wind* et rejaillit dans ses chansons. Édité par Arléa dans la collection « La rencontre » que dirige Anne Bourguignon, ce livre interroge le thème de l'identité, analyse le modèle américain et sa capacité sociale d'assimilation. L'avancée narrative se caractérise par de longues phrases cadencées où se succèdent et s'imbriquent les propositions édifiées comme une architecture ou une partition musicale. À la vérité biographique se mêle la fiction. *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan* est un récit passionnant qui se lit d'un seul souffle.

Réalisateur et scénariste, Jean-Baptiste Andrea a remporté le Prix « Envoyé par La Poste » pour son premier roman, *Ma reine*, publié aux Éditions L'Iconoclaste. L'attribution a eu lieu au Centre National du Livre le 1er septembre dernier. Six ouvrages étaient en lice, sélectionnés par le jury que préside Olivier Poivre d'Arvor.

Entretien avec Antoine Billot

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Dans votre neuvième livre intitulé *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan* (Arléa, coll. La rencontre), vous racontez l'itinéraire des différents membres de la famille du musicien à partir de 1905, date à laquelle ils émigrent aux États-Unis pour fuir les pogroms ukrainiens. Le récit s'achève en 1961, au moment où Robert Allen Zimmerman, âgé de 20 ans, s'apprête à devenir Bob Dylan. D'où vient votre passion pour Dylan ?

Antoine Billot C'est toujours difficile d'expliquer la raison pour laquelle, quand on a quinze ou seize ans, on se prend de passion pour quelque célébrité, écrivain, musicien ou acteur. Ce dont je me souviens, c'est qu'à l'occasion des fêtes de Noël 1974, j'avais alors treize ans, mon frère aîné m'a offert l'album *Freewheelin'* de Dylan. Ce fut un choc, un véritable choc, cette voix nasillarde, cette guitare austère, cet harmonica plaintif, tout me « parlait », il me semblait que Dylan s'adressait à moi quand bien même mon niveau d'anglais n'était alors pas suffisant pour comprendre, littéralement comprendre, ce qu'il disait. Cela, c'est venu beaucoup plus tard. Je crois qu'il s'agissait en réalité pour moi d'un phénomène tout à fait nouveau : j'entendais une voix me parler — non pas seulement au sens premier, bien sûr, mais plus encore, au sens symbolique —, j'étais sensible à sa vibration particulière. Le même phénomène, cette résonance physique, se reproduira plus tard pour Wittgenstein ou Barrès : en les lisant, j'entendais leur voix comme s'ils me chuchotaient à l'oreille. Pour le reste, sans doute que ce personnage de hobo que s'était composé Dylan, de chanteur solitaire moins voyou que rebelle, dont même les

chansons d'amour étaient pleines d'ironie, d'agressivité gratuite, de mordant, définissait comme une sorte de vêtement dans lequel l'adolescent que j'étais se glissait parfaitement. Moins un double qu'un « patron » au sens couturier du terme...

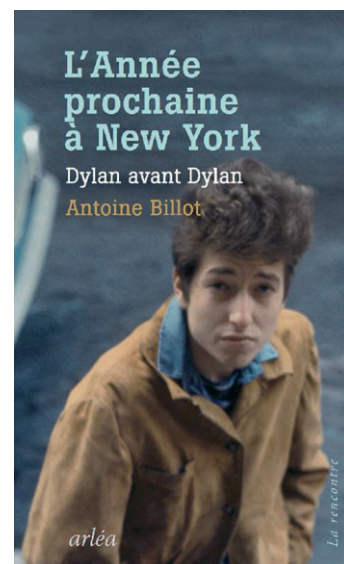
Qu'est ce qui a déclenché, motivé l'écriture de ce livre dont le récit se compose de 20 chapitres introduits par une phrase extraite des chansons de Dylan et correspondant à 20 dates déterminantes ?

A.B. Mes deux derniers livres, ceux consacrés à Barrès et Blum, constituent d'une certaine façon les deux premiers éléments d'un ensemble auquel participe naturellement cet ouvrage sur Dylan, un ensemble dont la colonne vertébrale est une réflexion sur l'identité. Écrire sur Dylan, c'était mettre en concurrence les deux principaux modèles d'intégration/assimilation, le modèle américain dont Dylan est l'un des produits les plus spectaculaires et le modèle européen, plus exactement français tel que Barrès a pu le théoriser et dont Blum est l'une des possibles illustrations. À la source de mon projet, il y a l'idée que le modèle américain est sans doute plus efficace que le modèle français, en ce qui concerne du moins la capacité sociale d'assimilation. C'est pourquoi le livre est conçu comme une sorte de panorama littéraire, musical, voire cinématographique, de l'Amérique ; on y trouve des figures mythiques de la culture américaine, le pionnier, le hobo, le greaser, le trader, le faiseur de pluie, le boxeur, mais aussi des renvois récurrents à l'histoire américaine du XX^{ème} siècle, maccarthysme, racisme, guerre froide, tout cela définissant les chapitres de la légende



Antoine Billot
© Photo N. Jungerman, août 2017.

Antoine Billot est professeur d'économie mathématique à l'université Panthéon-Assas, et écrivain. Il a publié chez Gallimard (dans les collections « L'un et l'autre » et la Blanche). Il est notamment l'auteur du *Désarroi de l'élève Wittgenstein*, de *La Conjecture de Syracuse* et d'*Otage de marque*. *L'Année prochaine à New York* est son neuvième livre.



Antoine Billot
*L'Année prochaine à New York
Dylan avant Dylan*
Éditions Arléa,
coll. La rencontre, 30 août 2017.
319 pages, 21 €.

américaine. Puisque les chansons de Dylan sont pleines de ces références, il me suffisait de plonger dedans pour dénicher ce dont j'avais besoin... afin de ponctuer mon récit.

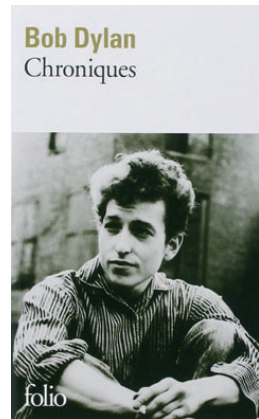
Les deux livres que vous citez, sur Barrès et Blum, *Barrès ou La volupté des larmes* (2013) (Gallimard, Coll. L'un et l'autre) et *Otage de marque* (2016) (Gallimard, Coll. Blanche) montrent avec ce dernier, *Dylan avant Dylan*, que vous vous intéressez à des personnages réels, des destins individuels qui permettent aussi d'interroger l'histoire collective. Pour autant, il ne s'agit pas d'essais biographiques... Sur quels documents vous êtes vous appuyé pour l'écriture de *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan* ?

A.B. Ces différents livres introduisent de la fiction dans le réel. C'est en gros ce que l'on appelle aujourd'hui l'exofiction (par opposition à l'auto-fiction) : fabriquer du crédible plutôt que du vrai (comme dans une biographie) ou du simulé (comme dans un roman). Ce que j'écris participe souvent de cette démarche et cela, depuis le début (*Le désarroi de l'élève Wittgenstein*). C'est aussi que c'était une partie du projet défendu par JB Pontalis dans la collection « L'Un et l'autre » qu'il dirigeait chez Gallimard où mes premiers livres ont été publiés. Je suis resté fidèle à cette approche de la littérature en pratiquant même de la surfiction (roman sur le roman comme dans *Monsieur Bovary* ou *Portrait de Lorenzaccio en milicien*). Ici, dans le cas de Dylan, c'est de l'exofiction pure. Mon postulat est que le romanesque, la « fictionnalisation » de l'histoire, permet de mettre en évidence un certain nombre de phénomènes qui échappent par définition à un récit biographique parce qu'il n'appartient pas au biographe d'inventer les faits mais seulement de les interpréter. Rendre compte, par exemple, de la sensation d'enfermement telle que Dylan pouvait l'éprouver adolescent, coincé à Duluth, mène directement à son rapport à la musique, bien sûr, mais aussi à la moto. C'est ainsi que le chapitre

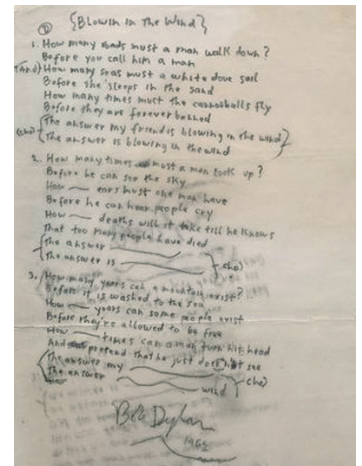
consacré à Dale Boutang, le prince des greasers, permet d'approcher cette dimension, et de la cerner via la fiction sans être obligé de disserter didactiquement sur la condition adolescente dans le nord minier des USA. Le même genre de chose s'est produit quand j'ai voulu décrire son rapport à l'électricité (dont on sait qu'il est central dans la trajectoire de Dylan, du folk au rock) via son père biologique (qui vendait des appareils électriques) et son père symbolique (Woody Guthrie qui n'utilisait que des instruments acoustiques). Pour écrire des chapitres comme ceux-là, je me documente justement sur la condition adolescente telle que quelqu'un comme Greil Marcus peut en rendre compte dans *La République Invisible* ou sur l'histoire de la musique populaire telle que Dylan lui-même en parle dans ses *Chroniques*. Et puis je choisis un angle littéraire d'attaque, une situation singulière à partir de laquelle j'essaie de capturer la dimension qui m'occupe. De façon générale, hors l'aspect purement documentaire, les emprunts sont nombreux à la littérature américaine, Steinbeck, Fante, Caldwell et même Whitman ou Allen Ginsberg qui était très proche de Dylan et dont beaucoup d'interviews éclairent la période de l'« intérieur »...

Dans le texte introductif de *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan*, le témoignage de votre propre expérience du concert de Dylan à Paris en 1978 délivre un portrait du musicien et mène à une réflexion sur l'identité, sur l'assimilation dont vous parliez précédemment ; « l'Orphée du Nouveau Monde » devenant le « chantre des mémoires du Nouveau Monde », « il faut sans doute comprendre qu'il a enfin réussi à s'effacer » vous écrivez...

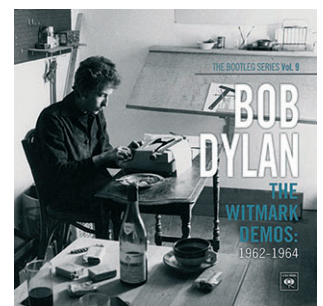
A.B. Oui, l'une des « énigmes » qui parasitent le personnage Dylan, lequel est en vrai un homme obsessionnellement secret qui fait signer à ses musiciens des contrats avec une clause de confidentialité plus drastique que celle exigée pour un agent secret au service d'un état, l'une de



Bob Dylan
Chroniques tome 1
Traduit de l'anglais par Jean-Luc Piningre
Editions Gallimard, Folio,
juin 2010, 400 pages.



Bob Dylan
Manuscrit autographe de la
chanson 'Blowin' in the Wind' (1962)



Bob Dylan
The Witmark Demos 1962-1964
The Bootleg Series /Vol. 9
Columbia, CD.

ces énigmes, c'est précisément la relation qu'entretient l'homme Dylan, j'entends ici le Dylan intime, et les nombreux masques qu'il a revêtus durant sa carrière. Ma thèse, d'une certaine façon, c'est que la clé de cette énigme réside dans le fait que Dylan est perpétuellement habité par des revenants, ceux qui proviennent de sa famille, bien sûr, mais aussi ceux dont il s'est imprégné via le nombre incalculable de chansons traditionnelles qu'il a apprises à ses débuts, des revenants de la conscience américaine, outlaws, hobos, bluesmen, au point qu'à présent on le soupçonne de vivre dans cette proximité comme un vieil homme entouré des siens. L'intime et l'extime se sont confondus, je crois qu'il est maintenant lui-même l'une de ces légendes et ses concerts, aujourd'hui, rendent compte de cela, il s'est même physiquement effacé, on ne le distingue plus que dans la pénombre, une silhouette floue, seule la voix est présente et cette voix exprime toutes les mémoires du Nouveau Monde, esclaves, pionniers, cowboys, immigrants, au fur et à mesure de son répertoire. Il est devenu en réalité la synthèse vivante de la culture américaine, de ses errements comme de ses inventions les plus louables, assister à l'un de ses concerts, c'est un peu désormais comme aller au musée...

« Quoique tu fasses, où que tu ailles, tu ne cesseras jamais d'être un juif dont les ancêtres ont un jour traversé la mer Noire sur des embarcations de fortune pour fuir la misère et la mort... » lui dit sous votre plume, son père, Abram Zimmerman, en découvrant le portrait de James Dean dans ses affaires... Ce passage me fait penser à une chanson de la chanteuse noire-américaine, Odetta : *Stranger here, stranger there, / stranger everywhere, / I'd like to go home, honey. / But I'm a stranger also there.* ...

A.B. Oui, Odetta, qui était très proche de Dylan au moment de la marche sur Washington pour les droits civiques en 1963 et qui a publié un album entier de reprises de ses chansons, Odetta était et demeure une voix de la conscience noire américaine au même titre que Victoria Spivey. Toutefois, je crois que le sentiment d'aliénation au monde telle que les noirs américains ont pu la ressentir et la ressentent encore est assez différent de ce qu'éprouvait le jeune Zimmerman. Son ambition était dès le départ de disparaître dans le monde WASP (white anglosaxon protestant), d'y engloutir l'apparence de sa singularité, et en dehors de son nom, qu'il a officiellement changé en 1962 pour devenir Bob Dylan (un nom qui « sonne » WASP), il n'y avait guère d'obstacle à son désir d'assimilation dès lors qu'il prenait l'accent okie, qu'il s'habillait comme Guthrie et qu'il prétendait descendre d'immigrants irlandais.

Le salut était dans l'affabulation — ce dont il a beaucoup usé. Toutefois, dans son art, ses racines juives, qu'il n'a jamais oubliées, seulement opportunément dissimulées, ou plutôt masquées, pour réussir dans le monde du folk, s'exprimeront immédiatement dès ses premières chansons. Il est le musicien du Livre par excellence — et le poète du Livre au même titre que Léonard Cohen. Quand on écoute une chanson comme *When the Ship comes in* ou plus récemment *Every Grain of Sand*, on se rend compte de ce que Dylan est justement celui en qui s'agrègent deux traditions tout à fait orthogonales : la Bible ancestrale et la musique populaire. D'une certaine manière, il a respecté l'imprécation de son père : il n'a jamais renié ses origines juives mais il les a escamotées, fardées dessous mélodies et rythmes.

Pouvez-vous nous parler de ses affinités littéraires avec la Beat generation pour qui Rimbaud, notamment, était une référence... de sa découverte des textes de Jack Kerouac, de sa rencontre et amitié avec Allen Ginsberg ?

A.B. Il y a un vrai mystère autour de sa « relation » avec les poètes français, Rimbaud, Baudelaire. Il est difficile de savoir à quel moment il les découvre. Il y a une anecdote, dont on ne peut être sûr qu'elle soit vraie, racontée par l'un des amis de Dylan à Greenwich : fin 1961, les deux hommes sont dans son appartement, west 4th street, et ils discutent de poésie, Dylan affirme qu'il n'a rien lu (c'est sa période redneck), ni Melville, ni Dylan Thomas (!), ni Withman, puis il s'absente pour aller acheter des cigarettes, et pendant ce temps-là, l'autre jette un œil sur la bibliothèque, trouve un recueil de Rimbaud, l'ouvre et découvre alors que Dylan a tout annoté, qu'il y a des commentaires dans les marges, des renvois à d'autres poètes... Quand Dylan revient, il lui repose la question et la réponse est la même : je n'ai rien lu, je suis un paysan okie... Quand on lit ses textes, l'influence des poètes français est évidente, il y a même des quasi-citations de Baudelaire dans *Mr Tambourine Man* et de Rimbaud dans *A Hard Rain's a-gonna Fall* (c'est-à-dire dès le premier album de ses propres compositions). Il est probable que cela est directement venu de sa relation avec Suze Rotolo qui appartenait à une famille d'intellectuels newyorkais et qui lui a fait découvrir la littérature, le cinéma, le théâtre, l'opéra, etc... quand il débarquait de son Minnesota natal. En revanche, en raison de sa fréquentation assidue de la Bible, il y a chez Dylan une authentique spontanéité poétique qui « fait écho » au symbolisme des poètes français plus qu'elle ne s'en inspire. Cette spontanéité est précisément ce qui va rapprocher Ginsberg de Dylan — même si leur façon de travailler le langage est très

différente : sexuellement provocatrice chez Ginsberg qui fait de son homosexualité une sorte d'étendard dans l'Amérique puritaine et au contraire, classique et métaphorique, chez Dylan qui fait du « texte » de ses musiques par ailleurs largement diffusées dans les media populaires, le vecteur d'une certaine révolte politique. Je ne crois pas que l'on puisse trouver de véritable influence littéraire de Kerouac ou Miller dans les chansons de Dylan, mais grâce en partie à l'amitié qu'il va nouer avec Ginsberg, il va s'inscrire dès le milieu des années 60 dans ce courant là, devenir une sorte de proue symbolique pour le vaisseau de la Beat Generation (il faudrait parler de l'influence des surréalistes, à mon avis beaucoup plus déterminante sur son écriture). Je suis d'ailleurs presque certain que si Ginsberg n'avait pas été mort en 2016, c'est lui qui aurait eu le prix Nobel de littérature et non Dylan.

Dans le film de Martin Scorsese sur Bob Dylan, *No direction home*, Allen Ginsberg, interviewé, raconte que lorsqu'il est arrivé sur la côte Ouest après un voyage en Inde, le poète Charles Plymell lui a fait écouter un disque de « ce nouveau chanteur folk ». En entendant *Hard Rain*, il dit avoir pleuré, surpris par son éloquence, ému de comprendre que le relais avait été passé à une autre génération...

A.B. En effet, il y a un aspect presque filial dans cette relation entre Ginsberg et Dylan. Je crois même me souvenir que dans le film de Dylan, *Renaldo et Clara*, le rôle du père de Renaldo/Dylan est joué par Ginsberg. Peut-être que l'on pourrait aller jusqu'à dire que Dylan est le fils culturel du couple Guthrie/Ginsberg, de l'association de la rusticité austère syndicale du premier avec la sophistication newyorkaise intellectuelle du second, de la mémoire immigrante — l'Amérique en tant que chaudron de cultures régionales — avec le modèle culturel anglo-saxon hégémonique jusqu'à l'universel. Ginsberg apparaît en arrière-plan de Dylan dans le célèbre clip (le

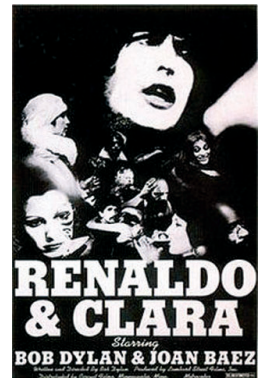
premier de l'histoire de la musique) de *Subterranean Homesick Blues* ; il porte sur les épaules une sorte d'écharpe ou de chandail blanc qui m'a toujours fait penser à un châle de prières juif — un peu comme s'il incarnait, au cœur même de cette modernité revendiquée par Dylan tandis qu'il est filmé par Pennebaker à Londres en 1965, le rappel paternel de la tradition.

L'écriture de Dylan est fortement teintée des exigences surréalistes. Est-ce précisément par l'intermédiaire des poètes Beat que Dylan s'est intéressé au surréalisme puis s'en est inspiré ?

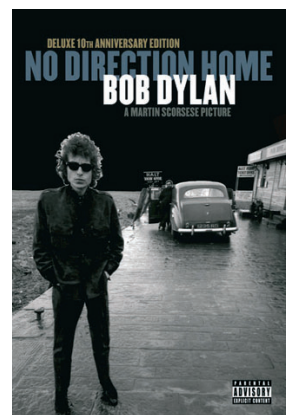
A.B. Dès l'album *Another Side of Bob Dylan* qui annonce la mutation électrique Dylan quitte le registre politico-syndicaliste qu'il avait emprunté à Guthrie. Il développe une écriture tout à fait nouvelle largement influencée par des écrivains comme Lautréamont et Apollinaire ou, pour les américains, Philip Lamantia, Michael McClure et Lawrence Ferlinghetti que lui a fait connaître Suze Rotolo. En même temps qu'il effectuera la synthèse du folk et du blues dans une sorte de folk-rock assez singulier, il effectuera la synthèse d'une écriture à la fois politique et symbolique qu'éclaircit régulièrement des sortes de flashes « absurdes » — quand « absurde » signifie ici qu'il se sert du principe du cadavre exquis pour proposer des expressions nouvelles (« Jingle jangle » dans *Mr Tambourine Man* ou « mercury mouth » dans *Sad Eyed Lady of the Lowlands*, par exemple). En vrai, je pense qu'il feint de produire des cadavres exquis pour fabriquer un « son littéraire » qui colle à sa musique et créer ainsi des expressions dont un certain nombre appartiennent aujourd'hui à la culture populaire américaine. Dylan est un vrai magicien du son (des mots et pas seulement des notes), il suffit de l'écouter interpréter *It's Alright Ma' pour distinguer ce sens précis de la sonorité littéraire : Darkness at the break of noon / Shadows even the silver spoon / The handmade blade, the child's balloon / Eclipses both the sun and moon...* Il est à



Bob Dylan
The Freewheelin'
Columbia.



Renaldo and Clara
Film réalisé par Bob Dylan, écrit par Bob Dylan et Sam Shepard, 1978.
Produit par Mel Howard.
Avec Sara Dylan, Joan Baez, Sam Shepard, Allen Ginsberg...



No Direction Home - Bob Dylan
Film documentaire réalisé par Martin Scorsese, 2005.
DVD, janvier 2017

ma connaissance, avec Léonard Cohen et peut-être Randy Newman, le seul qui écrit d'abord le texte de ses chansons puis, dans un second temps, qui cherche une musique pour le porter. La plupart des artistes rock font l'inverse. Ce qui permet à Dylan de travailler ses paroles très au-delà de l'exigence habituelle et d'être littéraire avant d'être musical.

Bob Dylan dont on a souvent dit qu'il était un chanteur engagé, s'en est toujours défendu. Est-ce parce qu'accepter d'être le porte-parole d'une cause l'aurait empêché d'être libre à souhait, empêché d'écrire et d'explorer les possibilités du langage, empêché de questionner toutes les réalités du monde avec une portée politique ou intimiste ? Vous évoquez justement dans votre livre le Siddour qui, pour le jeune Zimmerman, « acquiert une éloquence universelle », et parlez de « références bibliques, littéraires, d'empreintes européennes, de cendres du Dust Bowl, de vestiges africains... »

A.B. Il y a une boutade de Dylan, lors d'une conférence de presse, en 1965 ou 66, en réponse à un journaliste s'inquiétant de la réalité du message politique auquel on ne cessait de l'associer : « je ne suis porteur d'aucun message, pour cela il y a la poste... », une boutade qui résume assez bien la position de Dylan. Je crois qu'il y avait un certain cynisme en 1962 à se faire le chantre guthrien des causes nouvelles — la place était à prendre. Dylan est redoutablement intelligent à défaut d'être « politique » ; j'ai toujours été dubitatif quant à la récupération gauchiste de ses premières chansons ; si on les écoute attentivement, elles n'ont rien d'idéologique mais en revanche elles épousent métaphoriquement les préoccupations politiques de l'époque, le pacifisme sur fond de guerre du Vietnam, la rébellion de la jeunesse sur fond d'émeutes à Berkeley, la menace nucléaire en temps de guerre froide... La seule véritable cause qui traverse l'ensemble de son œuvre, c'est l'anti-racisme. Dylan est profondément et spontanément proche des Afro-américains (il est le père d'un enfant métis qu'il a eu de son second mariage, un mariage avec une chanteuse noire), il n'a jamais cessé de dénoncer le fond raciste de l'Amérique y compris dans des compositions assez récentes (comme *Blind Willie McTell*, par exemple). Pour le reste, de manière générale, je crois qu'il a une angoisse authentique d'en-

fermement et qu'il s'est toujours débrouillé pour « dérouter » la foule de ses nombreux thuriféraires en sorte qu'il ne se soit pas contraint par eux de respecter l'image provisoire qu'il leur présente durant ses tournées ou dans ses albums : jeune homme engagé, dandy électrique, bouseux sudiste, prêcheur born again, chanteur à paillettes... *I'm not There* est vraiment une signature dylanienne, une manière de parape avec quoi il authentifie un « moment » de sa création, juste avant de passer à autre chose. C'est comme la projection symbolique de la règle de l'errance dans la tradition juive — je ne suis pas là parce que je suis déjà ailleurs... Cette dimension est incarnée dans mon livre par le personnage récurrent d'Isaac Laquedem, nom que j'ai emprunté à Alexandre Dumas et qui correspond au Juif errant dans le roman éponyme.

Dans votre livre, Isaac Laquedem apparaît au côté de Frank Hibbing en 1893, puis disparaît, réapparaît en 1935 comme « faiseur de pluie » dans un chapitre ponctué

par le syntagme « on raconte que... » et introduit par le vers *Now the rainman gave me two cures* ; le lecteur le retrouve en 1945 dans un camp de la mort que le régiment de Maxime Zimmerman, soldat américain et oncle de Robert Allen, est venu libérer... Quelques mots sur ce personnage emblématique à l'existence collective que vous avez introduit dans votre récit aux côtés de personnages réels ?

A.B. Je voulais un fil d'Ariane qui unifie le réseau assez complexe des origines de Dylan, origines géographique, culturelle, religieuse, musicale... Et ce qui me frappait chez lui, depuis déjà de nombreuses années (le « neverending tour » par exemple, en est une illustration), c'était la dimension de l'errance, du voyage, du nomadisme artistique par opposition au sédentarisme, à l'« installation » de la plupart de ses contemporains musiciens, Guthrie, Buddy Holly, Hank Williams, ou même Springsteen, Clapton... Dylan est en perpétuelle redéfinition de lui-même, il va même jusqu'à réécrire ses plus grands succès pour que précisément ceux-ci demeurent vivants (il y a plus de 15 versions différentes du texte de *Tangled up in Blue*), il s'essaie à tous les genres, folk, blues, rock, country, gospel, jazz cabaret jusqu'à, ces temps-ci, la manière « Tin Pan Alley » d'un Frank Sinatra. Il défigure ses classiques afin qu'on ne les reconnaisse pas immé-



diatement, afin qu'il faille, trente ou quarante ans après qu'ils ont été des succès, se les réapproprier comme s'ils venaient d'être écrits la veille, comme s'il fallait les redécouvrir à chaque concert. Il ne se conçoit jamais comme une statue d'un genre prédéfini, quand bien même il a rencontré la gloire avec le folk et le rock. Dès qu'il s'installe, généralement pour une trilogie de contributions, dans un mode d'expression particulier, il n'a de cesse de penser à la phase suivante qui sera, par axiome, une rupture, un départ d'avec la précédente phase. C'est ainsi que la figure du Juif Errant s'est imposée. Comme si Dylan était l'écho de ce mythe dans la légende contemporaine de l'Amérique. C'est pourquoi j'ai convoqué ce personnage d'Isaac Laquedem qui n'a pas d'âge, pas de temporalité précise, mais qui traverse et l'espace et le temps culturel de l'Amérique que j'ai essayé de décrire dans mon livre. D'une certaine façon, Dylan est Isaac Laquedem, du moins ce dernier est-il son ombre. Quand on assiste à un concert de Dylan, sous les spots, l'ombre que je discerne est moins la sienne que celle d'Isaac Laquedem...

Sur quel sujet, quel personnage, portera votre prochain livre ?

A.B. Mon prochain livre, que je suis en train de terminer, est un gros roman à propos de l'enlèvement du pape Pie VII par Napoléon. Je l'ai conçu comme une sorte d'hommage à une certaine littérature, très française, d'inspiration stendhalienne. Il y a là des échos à *La Chartreuse de Parme*, *La Semaine Sainte* d'Aragon, *Le Hussard sur le toit* de Giono, et aussi des renvois à des auteurs que j'aime par-dessus tout comme Léon Bloy ou Huysmans. C'est un retour aux sources. À cette écriture 19ème qui est celle que je préfère même si cela ne se voit pas beaucoup dans mon ouvrage sur Dylan.

.....

Antoine Billot – Livres

- . *Le Désarroi de l'élève Wittgenstein* Gallimard, Paris, 2003.
- . *La Part de l'absent* Gallimard, Paris, 2004.
- . *Monsieur Bovary* Gallimard, Paris, 2006.
- . *La Conjecture de Syracuse* Gallimard, Paris, 2008.
- . *Portrait de Lorenzaccio en milicien* Gallimard, Paris, 2010.
- . *Le Phénomène* Gallimard, Paris, 2012.
- . *Maurice Barrès ou La volupté des larmes* Gallimard, Paris, 2013.
- . *Otage de marque* Gallimard, Paris, 2016.
- . *L'Année prochaine à New York* Dylan avant Dylan Arléa, Coll. La rencontre, août 2017

.....

Antoine Billot - Agenda Rencontres

19 septembre
Librairie Gallimard. 15 Boulevard Raspail, 75007 Paris - à 19h

27 septembre
Librairie La Petite lumière
14 Rue Boulard, 75014

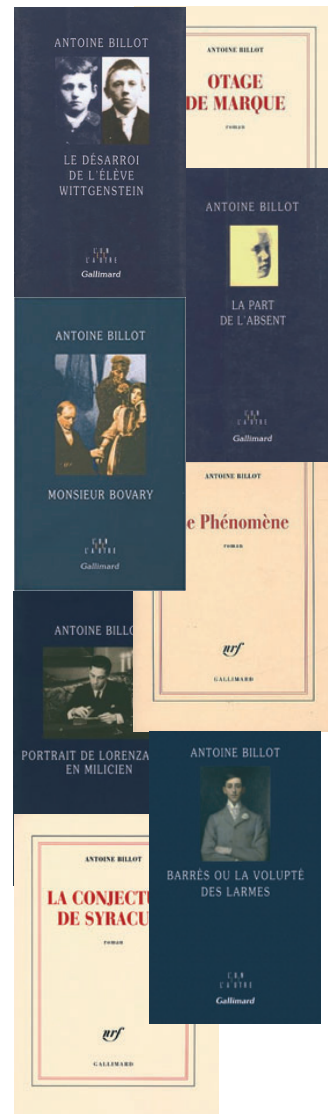
5 octobre
Librairie Le Divan
203 Rue de la Convention, 75015 Paris

.....

Sites internet

Éditions Arléa
<https://www.arlea.fr/>

Site de Bob Dylan
<https://www.bobdylan.com/>



Extraits choisis

Extraits choisis - Antoine Billot
L'Année prochaine à New York
Dylan avant Dylan
© Éditions Arléa, août 2017.

*Only a hobo, but one more is gone
un simple vagabond, mais un de plus qui disparaît*

1905 – Benjamin Solemovitz dit Ben D. Stone

Originaires de Lituanie, de Lettonie, d'Ukraine, les immigrants deviennent taiseux en touchant de leur pied incertain le sol américain. Cela tient peut-être à cette langue trop soyeuse qu'ils découvrent avec étonnement, cette langue parfois zéayante et trop douce à l'oreille, aux accentuations imprévues, aux intonations amples sourdes nasales qui traînent dans les aigus avant de s'affaler dans les graves, aux consonnes si discrètes que rien ne semble y rouler jamais, une langue qu'ils entendent sans la comprendre, sans même la deviner, en oscillant leurs têtes de bouc émissaire hébété afin de ne pas décourager leurs interlocuteurs : douaniers d'Ellis Island qui les fouillent, policiers qui les interrogent, médecins et infirmières qui les examinent avec des gestes las, précis et mécaniques de vétérinaire avant de les numéroter puis de les ficher. Oui, leur silence tient sans doute à cela : l'alphabet la grammaire la phonétique étrange mais aussi à tout ce qu'ils ont laissé derrière eux, au-delà des mers ou enfoui au fond de leurs ballots, de leurs valises, cela qu'ils ne souhaitent pas ébruiter, révéler, pas plus aux hommes en uniforme qui les flanquent qu'à ceux qu'ils croisent dans le hall du Centre fédéral d'immigration et qui possèdent les mêmes souvenirs qu'eux : l'ombre des émeutiers d'Odessa, les Cent-Noirs de Kovno, d'Akkerman – lesquels, au vague prétexte de quelque conflit avec Aronoff le banquier ou Papernik le tailleur, s'étaient bientôt massés, écumants et ivres, pour saccager, à grands coups de sabres de matraques de pieds-de-biche, tavernes magasins écoles et maisons sous le regard défait des familles juives qu'ils avaient expulsées de leurs foyers puis rassemblées sur le parvis de la cathédrale de la Transfiguration afin de les châtier dans les larmes et le sang : les cris sauvages des starovères de Starodoub ; les regards fous des marchands de Koutaïssi, de Nikolaïev, de Czestochowa, de Dubasari... Leurs maigres bagages charrient trop de peurs accumulées, de lamentations, de méfiance et d'agonie, pour qu'ils ne soient pas, ces bagages, comme des boulets de réprouvés qu'ils savent devoir traîner indéfiniment sur les quais des ports ou des gares, hisser sur les plates formes des camions ou dans les wagons à bestiaux de ces trains sifflants qui les éparpilleront à la surface de l'ample Nouveau Monde : le Montana l'Oklaoma la Georgie la Californie le Wisconsin le Minnesota... C'est là qu'ils arriveront, fourbus miséreux et égarés : des Nègres blancs, quoi ; que pourront-ils raconter à leurs descendants qui ne soit avilissant ?

Au sortir de la Ellis Island Immigrant Station, le lituanien Benjamin David Solemovitz, le grand-père maternel de Robert Allen, dûment étiqueté, enregistré, lève ses yeux pâles vers le ciel gris : y a-t-il là-haut quelqu'un susceptible de lui indiquer la route ? (...)

*I've heard you say many times
That you're better than no one
And no one is better than you*

*Je t'ai souvent entendu dire
Que tu ne vauds pas mieux qu'un autre
Et qu'aucun autre ne vaut mieux que toi*

1941 – Beatrice Zimmerman née Stone

Beatrice Zimmerman est née Stone ; en réalité il s'agit là d'une usurpation d'identité ou plutôt d'une dissimulation certes légale et sans doute opportune dans le contexte d'une Amérique béjaune qui, en 1915, s'essayait encore au métissage en se lavant les mains dans l'eau du baptistère national, le melting-pot célébré par le dramaturge Israël Zangwill, après qu'elle s'était toutefois assurée que le doigt d'aucun Indien ni d'aucun Africain n'y trempait trop ouvertement, mais d'une dissimulation tout de même sous le décret de quoi se tapira plus tard le motif inconscient de bien des déguisements, bien des comportements auxquels au long de sa vie, son fils aîné Robert Allen – en choisissant très tôt d'adopter une stratégie de saumon méfiant qui ondule à travers les torrents, écarte les hameçons, bifurque dévie s'égaré se détourne se retourne... – ne manquera pas de se livrer afin d'éviter de revenir à la source, de se confronter aux origines, à « ses » origines ; en bref, dira plus tard sa famille, il noiera la poisson plutôt que d'avoir à remonter le courant avec lui... Il s'en est fallu de peu que Beatrice Zimmerman ne naquît Solemovitz. Rieuse, impétueuse, elle est la première fille américaine de Ben Stone – lequel à sa naissance est déjà le père de deux garçons aux prénoms prudents : Lewis et Vernon. Ben est devenu en quelques années un honorable marchand de Hibbing, un Juif réputé et nanti de l'Iron Range s'efforçant – et cela malgré la misère qui parfois lui enduit encore la mémoire – de passer une éponge définitive sur la noirceur acide de ses racines, le dénuement de son pedigree, comme sur ses errances clandestines, sa pauvreté primitive, son vagabondage ferroviaire entre la Pennsylvanie et le Minnesota, sur toutes ces images de pauvre immigrant dont il ne parvient pas à se convaincre qu'elles ne soient pas de nature à compromettre son mariage avec la riche Florence Edelstein dont la famille possède plusieurs théâtres : le Lyric, le Garden, quatre cinémas dont le célèbre Lybba, 2135 1st Avenue, et a même investi une avantageuse trésorerie dans certaines sociétés de production à Hollywood ; aussi a-t-il décidé de lapider le souvenir de cette Ukraine où tout s'est joué, l'Ukraine des pogroms, de la négritude ashkénaze, des soupes populaires du Bund, et de les enfouir, ces pogroms, ces lynchages et cette détresse, sous un sarcophage de pierres : Stone, donc.

*The trial was a pig-circus
Le procès était une farce*

1955 – Claudette Colvin

On raconte que Ward et Headley ordonnaient à Claudette Colvin de se lever, de laisser sa place à la femme blanche au teint cramois d'émotion, de rejoindre plutôt les sièges à l'arrière du véhicule où l'attendaient ses frères de couleur, de ne pas faire d'histoire, mais la jeune fille ne voulait rien savoir, elle refusait d'obéir, ne bougeait pas, affichait ostensiblement son désintérêt pour ces injonctions policières qui ne paraissaient pas la concerner – elle caressait en vérité l'idée de leur demander si cette exigence, la partition raciale, conservait sa légitimité quand il s'agissait de l'imposer à une femme enceinte noire et mineure ou si cette tradition sudiste des plus recuite s'amollissait au contact de la bienveillance universelle à l'endroit des futures mères, quel que soit le pigment de leur hérédité. Perdue qu'elle était dans ses réflexions, elle ne pouvait pas, ne savait pas réagir lorsque Ward et Headley la saisissaient violemment sous les bras tandis que ses livres de classe tombaient à terre, que sa robe se chiffonnait sur ses cuisses mai-

gres en dévoilant une culotte d'un blanc fulgurant, tandis que sa longue écharpe s'enroulait autour de son cou au point de l'étouffer, elle n'avait que le temps de se faire aussi lourde que la météorite de Wetumpka espérait-elle fugitivement, c'est-à-dire de peser dans les bras musculeux des policiers ce que pesaient deux siècles d'injustice, d'humiliation, de discrimination, en énonçant à voix haute, calme, ce qu'on lui avait appris dans les séminaires hebdomadaires de l'association : qu'elle avait le droit constitutionnel de s'asseoir où bon lui semblait comme celui de refuser le « protocole du pied noir » – ce pied d'esclave dont il fallait reproduire la dimension sur un méchant papier brun pour le confier ensuite aux employés des magasins d'habillement afin qu'ils puissent en retour choisir le corsage la jupe la robe correspondant à la taille du pied dessiné, ce qui permettait de réserver les cabines d'essayage aux seules femmes blanches -, comme celui de contester la totalité des lois dites Jim Crow selon lesquelles les infirmières ou les médecins ayant à soigner des malades noirs ne pouvaient être blancs, selon lesquels les mariages mixtes étaient interdits, selon lesquelles les écoles les restaurants les compartiments de train les toilettes publiques et même les prisons devaient prévoir des espaces séparés pour les Noirs et les Blancs, en bref le droit de s'opposer à la ségrégation de jure, de conchier la doctrine du « separate but equal » par quoi l'Amérique feignait de se plier au quatorzième amendement de sa constitution.

*Can't remember the sound
of my own name*

*Je ne parviens pas à me rappeler
Le son de mon propre nom*

1961 – Je

(...)

Woody Guthrie repose maintenant la guitare, allume une dernière Raleigh.

Tu t'appelles comment, petit ?

Sans oser répondre encore, le jeune homme pense à Baruch, à Ana Chana, à Benjamin Solemovitz, à Zigman Zisel, à leur odyssée, leur exode jusqu'à Hibbing, aux rues poudroyantes de son enfance, là où il a appris à marcher, à lire, à écrire, là où ses parents rêvent pour lui d'un avenir d'ingénieur, de notaire ou de professeur, mais bien vite, comme si ces souvenirs définissaient une manière de Kaddish – celui sans dout de Rober Allen -, il y renonce, se délie du passé des immigrants yiddish pour « devenir un autre » et se dit que sa Jérusalem secrète, le lieu sacré à partir duquel il « enchantera » le monde- ignorant qu'avant lui ses aïeux se murmuraient la même promesse dans les sous-sols d'Odessa où ils se réfugiaient durant les pogroms – n'est qu'à quelques kilomètres du Greystone Park Psychiatric Hospital : l'année prochaine à New York...

© Arléa, 2017

Bob Dylan Portrait

Par Corinne Amar

Poète, chanteur – répétant à l'envi que *l'origine d'une chanson importe peu. Ce qui compte, c'est là où elle vous emmène* -, musicien, peintre, cinéaste, écrivain, visionnaire, symbole, prix Nobel de littérature 2016... Qui fut Bob Dylan, avant d'être Bob Dylan ? « Chacun de nous porte un déguisement / Pour cacher ce qu'il lui reste derrière les yeux / Mais moi, je ne peux pas couvrir ce que je suis / Partout où les enfants vont je les suis. » *Abandoned Love*, 1975 (1)

Robert Allen Zimmerman naît le 24 mai 1941 à Duluth, dans le Minnesota, non loin de la frontière canadienne, la région des pionniers des mines de fer, là où venaient migrer, pour travailler à l'extraction du fameux minerai, Irlandais, Écossais, Polonais, Allemands, Tchèques, Russes, Juifs d'Europe centrale... « Je suis né et j'ai grandi dans un endroit si lointain qu'il fallait y être pour se le représenter. En hiver, tout était mort, rien ne bougeait. Il est possible d'avoir des expériences hallucinatoires étonnantes à ne rien faire d'autre que regarder dehors par la fenêtre. Il y a aussi l'été, lorsqu'il fait chaud et lourd, et que l'air a quelque chose de métallique. (...) [Interview mars 1978] » (2) Son père, Abraham Zimmerman (né en 1911) et sa mère, Béatrice (Beatty) Stone (née en 1915) sont descendants d'immigrés juifs ; de Russie, du côté paternel ; de Lettonie et de Lituanie, du côté maternel. Dans leurs deux familles, on parle yiddish à la maison, et anglais au dehors. Bob recevra une éducation pratiquante et se préparera à sa *bar mitzvah*, même si, peut-être, il en désertera la grandiose fête le jour venu, dans l'hôtel chic où ses parents ont convié tout le beau monde de New-York, volatilisé si tôt après la Cantillation (la déclamation chantée des voyelles de chaque mot d'un verset de la Bible hébraïque), par une porte discrète, pour enfourcher la Harley 1200 de Dale Boutang, son conducteur et jeune voyou dont il s'était entiché et qui l'attendait... Anecdote qu'imagine Antoine Billot, dans le récit qu'il consacre à Dylan, *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan* (3). Il a tout juste treize ans. Et déjà fidèle à lui-même – *I'm not there*, chantera-t-il en 1967-, comme plus tard, au rassemblement mythique de Woodstock (du 15 au 17 août 1969) ou encore, pour recevoir, à Stockholm (le 13 octobre 2016), son prix Nobel de littérature, d'emblée, il ne sera jamais là où on l'attend...

Robert Allen Zimmerman a grandi à Hibbing, à cent-soixante kilomètres au nord de Duluth – la ville de la famille maternelle où il a fallu venir habiter quand son père est tombé malade – ; enfant solitaire, élève moyen, rêveur de westerns et de films d'aventure ; trois ans plus tard, il découvre le rock'n'roll, le rythm'n'blues et le blues de Chicago, apprend la musique en autodidacte, en cachette de son père, petit commerçant de meubles et d'électroménager. En 1959, il quitte le foyer familial pour Minneapolis, s'inscrit à l'université et donne ses premiers concerts dans des cafés. En 1960, trois ans après la publication de *On the road*, de Jack Kerouac, Bob Zimmerman prend lui aussi la route (Denver, Chicago...), et voyage. Il arrive à New York en 1961, rend visite au chanteur et guitariste folk, Woody Guthrie (1912-1967), son idole, à l'hôpital psychiatrique, avant que ce dernier ne disparaisse, donne son premier concert au *Carnegie Chapter Hall*... En 1962, Zimmerman devient Dylan (parce qu'il aime comme ça sonne). Deux ans plus tard, le jeune *songwriter* rencontre les Beatles, tandis que les États-Unis bombardent le Vietnam, et il compose *The Times They are A-Changin'*... Il devient alors, malgré lui, le porte-parole de la nouvelle génération, le « prophète de la contestation », bouleversant New York avant de révolutionner la chanson américaine et de traverser royalement cinq décennies musicales. Dans ses *Chroniques* (4), il revient sur les années 1966, sur l'épisode Woodstock, sur le succès vénéneux de ses chansons ; « (...) les ténors de la presse continuaient de faire de moi l'interprète, le porte-parole, voire la conscience d'une génération. Elle est bien bonne. Je n'avais fait que chanter des chansons nettes et sans détour (...). Cette génération, je partageais fort peu de choses avec elle et je la connaissais encore moins. (...) »

On le sait, les lectures, la poésie – de Shakespeare (partout dans l'œuvre de Dylan) à William Butler Yeats (marqueur du renouveau littéraire irlandais et prix Nobel de littérature en 1923), en passant par le poète préromantique anglais, William Blake ou encore, de Rimbaud à Verlaine -, influenceront largement les choix de Robert Allen Zimmerman... Il y eut aussi de grandes amours, et puis, Woody Guthrie, puis, Joan Baez... Dans ses *Chroniques*, parmi les hommages aux compagnons de la scène folk new-yorkaise, il y aura aussi, celui consacré à celle qui, célèbre avant lui sur les scènes mondiales, fit beaucoup pour sa renommée, l'imposant au public américain et au monde entier. « Nous étions nés la même année (...). Moitié écossaise, moitié mexicaine, elle avait une allure d'icône, on se serait quasiment sacrifié pour elle, et sa voix montait jusqu'à Dieu. (...) »

Aussi bizarre que cela puisse paraître, quelque chose me disait que nous allions de pair – que ma voix serait le contrepoint idéal de la sienne. À cette époque, tout nous séparait – un gouffre, un univers. (...) J'avais peur de la rencontrer, et pourtant j'étais sûr que cela arriverait. (...) » De lui, elle dira, en légende d'une photo qui les montre ensemble, profils attendris, en juillet 1963 : « Il faisait vibrer l'instinct maternel des femmes. »

En juin 2009, alors que sortait son nouvel album, *Together through life*, il répondait à une interview exclusive de Bill Flanagan, pour le numéro 115 de la revue musicale *Vibrations Sound*, expliquant la multiplicité volontaire de ses références, de son répertoire, s'étonnant de son succès renouvelé et comme mystérieux, l'expliquant ou pas : « (...) Toutes ces choses sont ce qu'elles sont. Ou des morceaux de ce qu'elles sont. C'est la façon dont vous les faites bouger ensemble qui fait que ça marche. » Compositeur de nombreuses chansons engagées mais aussi intimistes nourries des grands thèmes de la littérature, poète plus que tout, célébrité du monde folk sensible à la puissance du rock, de la country, du blues, de la soul, c'est un artiste complexe, en constante évolution et aux cordes multiples. Il évoque le dessin et la peinture qu'il pratiqua toujours, sans que cela intéressât grand monde, sinon de manière récente – ainsi, une exposition de ses œuvres chez des galeristes à Londres ou bien, dans un musée... « Je dessine ce qui m'intéresse, et ensuite, je le peins. Des rangées de maisons, des champs d'orchidées, des alignements de troncs d'arbres, ça peut être n'importe quoi. Je peux prendre un bol de fruit et le transformer en une scène dramatique sur la vie et la mort. » À la grande énigmatique question : « Êtes-vous un mystique ? » Il répondait : « Absolument. Je crois que c'est la terre. Les courants, les forêts, le vide immense. La terre m'a créé. Je suis sauvage et solitaire. Même quand je voyage dans des villes, je suis plus à l'aise dans les terrains vagues. Mais j'ai de l'amour pour l'humanité, un amour de la vérité et un amour de la justice... »

.....

(1) Jean-Dominique Briere, *Bob Dylan, poète de sa vie*, L'Archipel, 2016, p.109.

(2) op. cité, J-D Briere p. 24, Interview mars 1978.

(3) Antoine Billot, *L'Année prochaine à New York, Dylan avant Dylan*, p. 219, Arléa, 2017.

(4) Bob Dylan, *Chroniques*, vol. 1, traduit de l'anglais par Jean-Luc Piningre, Fayard, 2005.

René Bertelé et Jacques Prévert Lettres et archives 1946-1973

Par Gaëlle Obiégly



René Bertelé fut l'éditeur de Jacques Prévert qui avait la réputation de ne pas les aimer. Il y en eut un qui sut apaiser ses réticences et réussit même à lui faire composer un livre. Jusqu'alors, Prévert « voulait et ne voulait pas ». En 1946, Bertelé a le désir de publier un auteur dont la poésie serait accessible à un large public. Ce sera *Paroles*, un succès considérable. Faire un livre n'a rien de facile. Cette correspondance montre la part jouée par un éditeur dans l'édification d'une œuvre, ici celle de Prévert le très fameux. Mais l'éditeur, qui est-il ? Il faut lire ce livre pour faire connaissance – expression interrogée par Prévert dans un mot de condoléances – avec René Bertelé. L'ouvrage montre ce que c'est qu'éditer Prévert. Les lettres et les archives documentent cet emploi en même temps qu'elles montrent la spécificité de Bertelé. Il sait toujours parler à Prévert. Ce dernier écrit peu et préfère téléphoner. Ses réponses aux nombreuses lettres de René Bertelé sont rares et elles sont laconiques. Elles ont des formes bizarres. Ce sont des télégrammes, des dédicaces, des dessins, parfois juste son prénom avec une petite étoile au verso d'une carte postale, des enveloppes décorées, des collages. Il y a des lettres et des images. En fait, surtout des images.

Dès la première lettre, on voit le volontarisme de Bertelé. Il y explique les causes du retard de fabrication et de publication de *Paroles*. Il ne cache rien des procédures administratives auxquelles un éditeur doit se plier. Il expose ainsi tous les aspects de son métier. Il informe Prévert des diverses étapes et difficultés qui précèdent la sortie du livre. Il semble qu'il s'agisse moins pour Bertelé de s'excuser du retard que prend la parution que de rassurer Prévert. L'éditeur instaure avec lui un rapport chaleureux qu'il

soutiendra jusque dans les moments de doute. Fondateur des éditions du Point du Jour, bientôt achetées par Gallimard, René Bertelé aura connu bien des difficultés. Éditer Prévert en est une de taille. Pour *Paroles*, leur premier livre, l'éditeur doit recueillir les textes dans les poches de quelques amis du poète. Ces textes ont parfois différentes versions, « parfois transmises de bouche à oreille, comme au Moyen Âge », comme l'explique Delphine Lacroix dans sa captivante préface. Avec les années, la tâche ne deviendra pas moins ardue. Cependant, Bertelé ne faillit pas dans son engagement vis-à-vis de Prévert. Il fait toujours preuve de compréhension, de patience. Pour distinguer sa relation avec Prévert, il choisit le mot de rencontre pour ce qu'il a d'imprévu et de merveilleux. Ils se sont rencontrés à Antibes, en 1942. Ni l'un ni l'autre n'a alors vraiment accroché. Prévert était un homme de cinéma aux yeux de Bertelé qui fréquentait alors plutôt le milieu intellectuel. Il fonde en 1944 sa maison d'édition qui connaîtra deux ans plus tard, grâce à Prévert, le succès que l'on sait. Leur compagnonnage durera de longues années.

Pourtant, le 19 juin 1946, Prévert fait part de son énervement. C'est un télégramme. Il s'offset d'un long commentaire rédigé par l'éditeur à propos de *Paroles*. Non que ce texte lui soit défavorable, au contraire il est trop flatteur et stratégique. L'éditeur s'est permis de louer son auteur auprès d'un jury littéraire en vue de lui faire attribuer un prix. Prévert réagit : « suis désagréablement surpris que vous ayez sans me prévenir envoyé lettre retape catalogue prospectus pour Prix critique dont je me contrefous suis pas du tout d'accord la poésie n'a pas de prix même la mienne »

Aux longues lettres détaillées de René Bertelé répondent de rares signes de Prévert. Mais ce sont des manifestations fulgurantes. Le volume en est illuminé. Les collages, associant des bêtes et des visages, des silhouettes corsetées et des boucs, des poses tendres dans une ville assombrie, émaillent cette correspondance singulière. Prévert est dans une autre réalité que Bertelé. Ce dernier se fait l'intermédiaire entre le poète et la maison Gallimard qui a repris les éditions du Point du Jour dont on a suivi les embarras financiers. Si Bertelé sait que Prévert n'est pas un auteur que l'on peut presser car il n'est en aucun cas « un pisse-copie », il se voit tout de même contraint de réclamer un plan, un nombre approximatif de pages en vue d'une publication prochaine. Il s'agit de tactique, il s'en explique à Margot Capelier, dont « l'influence féconde auprès de Jacques » vaut bien quelque rétribution. Il la charge de « presser un

peu les choses » car il a mis une « combinaison sur pied pour permettre à Jacques de travailler ». De l'autre côté, il certifie à Gaston Gallimard avoir reçu 150 pages dactylographiées du poète. Étant donné le ton des lettres de Bertelé, on imagine Gallimard plein de doutes quant à la fiabilité de Prévert. Et l'on perçoit l'inquiétude du petit éditeur – économiquement petit – obligé de rendre des comptes à celui qui finance la publication. De fait, les échanges au sujet de la comptabilité Prévert sont nombreux et précis. *Paroles* s'est très bien vendu. Ce qui est un argument pour convaincre Claude Gallimard de verser à Prévert l'avance qu'il demande de la signature du contrat définitif de son livre de collages, au titre simple : *Images*. Ce qui tient de prétexte aux lettres envoyées par Bertelé à son ami Prévert tient la plupart du temps à l'argent qui est dû à ce dernier ou qu'il faut lui avancer. C'est aussi l'occasion de dire au poète l'amitié qu'on lui voue et de transmettre des éloges au sujet de ses œuvres.

Toutes les lettres et archives de ce volume soigné donnent à comprendre le métier d'éditeur. Métier qui articule un esprit concret, une écoute attentive, un certain sens des affaires. Bertelé s'emploie à cette conjugaison. Bien souvent, il commence par informer l'auteur, s'acquittant de ses devoirs professionnels, puis il divague, transformant son trajet en promenade. L'esprit de Prévert n'y est pas pour rien. D'ailleurs, Bertelé confesse penser à lui tout le temps. Et si ses courriers s'espacent, il faut y voir non pas de la négligence mais au contraire le signe d'un esprit en dialogue interne avec celui auquel il tarde parfois à écrire. De son côté, Prévert ne témoigne pas de la même ferveur épistolaire. Il téléphone. Ou bien il envoie un collage.

Cette correspondance est donc illustrée. En fin de volume, on lit une analyse de Bertelé sur ce que Prévert nommait ses « montages ». Entre l'art pictural de Prévert et son art poétique s'établit une équivalence. Dans les deux cas, il prend son bien, parmi les images, parmi les mots, qui sont à tout le monde, et « avec ce qu'il trouve il fait autre chose ». Il organise des rencontres inopinées. Du moins, il les laisse se produire. Disons qu'il intervient dans un certain

ordre établi pour offrir une réalité nouvelle. Une réalité « apparemment arbitraire mais plausible, douée de tous les pouvoirs de l'évidence ». Et c'est, effectivement, ce qui aura été révélé au lecteur de cette correspondance. Car, malgré le peu de lettres de Prévert, il se manifeste toujours à merveille. Avec sa liberté.

René Bertelé , Jacques Prévert
Éditer Prévert
Lettres et archives éditoriales, 1946-1973
 Édition de Delphine Lacroix,
 Éditions Gallimard, Collection Les Cahiers de la NRF,
 528 pages, 25 mai 2017.

Éditions Gallimard
<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Les-Cahiers-de-la-NRF/Editer-Prevert>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar et Gaëlle Obiégly

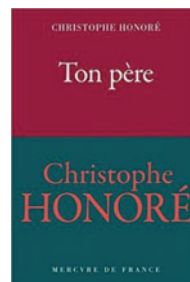
Romans



Esther Kinsky. *La rivière.* Traduit par Olivier Le Lay. La narratrice marche le long d'une rivière. Cette rivière se nomme Léa, un prénom féminin qui coule. Elle accueille d'autres cours d'eau d'envergures diverses qui irriguent aussi bien le paysage mental de la narratrice que des territoires concrets, traversés à diverses époques de sa vie. Au fil de son avancée le long de la rivière Léa, située au nord de Londres où la narratrice s'est établie temporairement, celle-ci observe les rives qui s'offrent à son regard subtil et

bienveillant. Une rivière en appelle une autre. Et les descriptions portent autant sur les personnes croisées sur le chemin de la vie que sur la nature ou sur la périphérie effilochée de Londres. Il arrive que postée sur une rive, en l'occurrence celle du Rhin qui se rappelle à l'arpenteuse, elle considère l'autre rive, celle où elle n'est pas ou plus ou pas encore. Car toujours les souvenirs surgissent dans les paysages où l'on marche. Seulement ici, la construction du texte minimise l'effet de réminiscence. Sans discourir, le livre s'emploie plutôt à la remémoration, c'est-à-dire à remonter avec conscience le cours du temps. Ce cheminement à contre-courant, vers l'embouchure de la rivière Léa, offre des arrêts. On regarde ce qui est là et ce qui fut, ailleurs. L'art d'Esther Kinsky consiste à représenter la transparence du temps et celle de la matière. Tout comme les maîtres de la Renaissance italienne, elle excelle à montrer l'eau vive. Et à tout distinguer à travers les feuillages. Les plans varient, tantôt larges, tantôt resserrés sur ce avec quoi elle se trouve bien en contact. C'est un livre qui donne à voir un monde d'une grande richesse. Quelques figures le peuplent. Ils habitent l'écriture dense de ce livre comme les statues prises dans la nature des parcs anciens. Le regard de la promeneuse saisit tous les aspects du dehors dans lequel il nous est donné de pénétrer avec elle. Le récit progresse avec précision, s'attardant sur toutes sortes de détails, y compris le rebut, toujours en quête de quelque chose. À l'unisson avec ces hordes d'enfants croisés dans les terrains sauvages et impraticables de l'estuaire, Esther Kinsky trouve l'or dans les débris des berges. Tantôt elles lui fournissent un point de vue sur la ville au loin, sur une scène d'enfance, sur une autre rivière, tantôt ces berges mêmes attirent toute son attention et sa finesse descriptive. Attitude contagieuse puisqu'on est gagné, à la lecture de ce livre magistral, par l'observation imaginative qui le caractérise. Sans qu'il y soit fait la moindre allusion, on perçoit la solitude de la narratrice. C'est la condition de la littérature qui se manifeste ici. Littérature majestueuse servie par une traduction de premier plan signée Olivier Le Lay. Éd. Gallimard, coll. « Du monde entier », 31 août 2017, 400 p., 24,50 €. Gaëlle Obiégly

Christophe Honoré, *Ton père.* Un dimanche matin, de retour de la boulangerie, une petite-fille de dix ans tend à son père un mot qu'elle a trouvé punaisé sur la porte de leur appartement. « Guerre et paix : contrepèterie douteuse. ».



Qui est l'auteur de cette mauvaise blague? Qui tient à signifier à Christophe Honoré qu'un homosexuel ne devrait pas être père? Un voisin, quelqu'un de son entourage? Le doute et l'inquiétude l'envahissent soudainement. « Je n'ai pas attendu d'être père pour avoir peur. Je n'ai pas souvenir d'une époque de ma vie sans un sentiment permanent de peur qui m'ait tenu en alarme et démolé. Peur de mon père, peur de la folie de la famille de ma mère. Peur de mes faiblesses physiques. Peur d'être repoussé, de la laideur, du

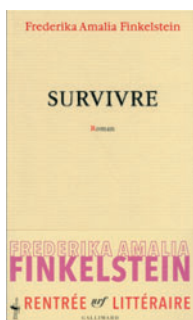
dégoût. Peur des riches, du savoir, de la culture. » Entre fiction et réalité, le cinéaste et écrivain se livre intimement. Il se remémore l'hostilité de son père, les marques d'homophobie enregistrées depuis l'enfance, les désirs naissants et les plaisirs adolescents en Bretagne, le regard des autres sur sa conduite, s'interroge sur l'écriture et la création, sur la paternité. Au fil des souvenirs, des auteurs admirés qui ont exploré leur homosexualité, des photographies d'intellectuels et de créateurs morts du sida tels que Bernard-Marie Koltès, Serge Daney, Hervé Guibert ou Robert Mapplethorpe, Christophe Honoré dessine un autoportrait libre et audacieux. Il a pu concrétiser son désir d'enfant avec une amie hétérosexuelle et parle avec tendresse et pudeur de leur démarche, de sa fille, de son quotidien de père, de cette harmonie familiale construite en dehors des normes établies. « Je suis pour les multiples prises de parole, les mots éparpillés, les mots frais, taquins, doux, curieux qui ruissellent chaque soir, au dîner, au coucher, au retour de l'école, une suite disparate d'interventions, petites touches légères qui finissent par composer un motif, un sens vivant et diffus, une chanson commune qu'on partage. » Éd. Mercure de France, collection Traits et portraits, 192 p., 19 € (en librairie le 7 septembre).

Élisabeth Miso



Renato Cisneros, *La distance qui nous sépare.* Traduction de l'espagnol (Pérou) Serge Mestre. « Tout comme un père n'est jamais préparé à enterrer un fils, un fils n'est jamais préparé à déterrer son père ». En proie à toutes sortes de questions obsédantes depuis la mort de son père survenue quand il avait dix-huit ans, le romancier péruvien Renato Cisneros se décide à percer le mystère familial. De Lima à Buenos Aires, en passant par Mar del Plata et Paris, il se lance dans une enquête fouillée sur son géniteur, le général

Luis Federico Cisneros Vizquerra (1926-1995), surnommé El Gaucho, compagnon de guerre de Videla et Pinochet, ministre de l'Intérieur « implacable et répressif » du dictateur Morales Bermúdez de 1976 à 1978. Avant lui son grand-père le poète Luis Benjamín et son père Fernán Cisneros, journaliste et directeur de *La Prensa*, exilé pendant trente ans en Argentine, s'étaient inscrits d'une tout autre manière dans l'histoire péruvienne. En retraçant le parcours amoureux et politique de cet homme secret, intransigeant, séducteur, insubordonné, sûr de lui, pour qui la peur et le doute étaient « une sorte de brume qui ne l'avait jamais atteint. », l'auteur va faire surgir ses failles insoupçonnées, révéler sa duplicité dérangeante et démêler ses propres sentiments. Comment s'accommoder d'une telle filiation, comment faire coïncider l'image d'un père cultivé, amateur de littérature, strict mais aimant avec ses enfants avec celle d'un parfait inconnu et d'un oppresseur? Au fur à mesure de ses découvertes, Renato Cisneros identifie les raisons profondes qui ont motivé sa longue quête : « [...] en finir une bonne fois pour toutes avec mon père, pour me l'ôter définitivement de la tête, pour l'empêcher d'être le centre des angoisses viscérales qui ne me quittent jamais et pour lui faire une place dans un lieu immatériel où je pourrai apprendre à l'aimer à nouveau. » Éd. Christian Bourgois, 320 p., 23 €. Élisabeth Miso.



Frederika Amalia Finkelstein, *Survivre*. Elle n'a jamais connu la guerre, enfant gâtée des nouvelles générations, née dans les années 1990, dans un monde occidental ultra connecté et lié au rythme des mutations ; sa narratrice non plus, n'a jamais connu la guerre, et pourtant, depuis, le soir du 13 novembre, une forme de guerre lui est apparue, de celles qui peuvent advenir à n'importe quel moment, en n'importe quel lieu, et toucher n'importe qui... Ava s'est crue d'une génération libre, invincible ; abandonnée au souvenir du *trauma collectif*, elle en éprouve

les affres. Dans un Paris sous le choc des attentats, la jeune femme erre, finit par perdre son travail, mange des frites dans un fast-food, a des velléités de glace à la vanille, ne cesse d'être hypnotisée par les images, leur pouvoir de fascination, leur intensité brutale – corps entassés et déchiquetés des spectateurs assassinés ou encore, descriptions des enfants massacrés à Oradour-Sur-Glane... *Nourrie* de Rimbaud, de Lautréamont, de Flaubert, et obsédée par les images de guerre, la peur, la hantise du prochain attentat... « Le soir du 13 novembre, j'ai compris que la guerre pouvait éclater en bas de chez moi – une forme inouïe de guerre. (...) Quand j'entre dans le wagon, une crainte systématique et très brève m'étreint, la crainte d'une bombe ou d'une ceinture d'explosifs dissimulée dans un sac ou sous une veste. » Dans un premier roman (*L'Arpenteur*, 2014), *L'Oubli*, où la narratrice – jeune femme d'aujourd'hui tourmentée par le souvenir de la Shoah, revendiquait le devoir d'oubli pour « survivre », la question déjà se posait, en même temps que cette terrifiante difficulté de vivre au XXI^e siècle et d'appréhender le tragique de la mémoire... Éd. L'Arpenteur, 17 août 2017. 144 p., 14 €. Corinne Amar



Gwenaële Robert, *Tu seras ma beauté*. Lisa, une professeure de sport au physique parfait, ne perd pas de temps en grands discours. C'est une femme directe. Mais lorsqu'elle rencontre, lors d'un salon du livre, Philippe Mermoz, séduisant auteur à succès, elle pressent que sa seule beauté ne suffira pas. Elle demande à Irène, une collègue de français à l'apparence ordinaire, éprise de littérature, d'écrire à sa place quelques lettres destinées à le charmer. Irène accepte, se prend au jeu, et voilà que ses jours monotones, un peu tristes – un mari notaire, un enfant qu'elle n'arrive pas à avoir –, s'en trouvent profondément bouleversés. La correspondance s'intensifie, devient intime, se prolonge. Jusqu'à ce que Lisa, perdant patience, décide de retrouver l'écrivain pour une nuit... Irène sombre dans le désarroi. Peut-elle continuer à vivre comme avant ? Dans ce *Cyrano de Bergerac* moderne, Gwenaële Robert raconte le destin émouvant d'une femme dont un échange épistolaire vient bousculer le quotidien et les espoirs. Une magnifique réflexion sur le pouvoir enchanteur des mots. Éd Robert Laffont, 24 Août 2017. 228 p., 18 €. [Présentation de l'éditeur](#)

Récits

Patrick Kechichian, *La défaveur*. « D'avance, il connaissait sa place dans chaque compétition, scolaire ou autre ; la dernière. (...) Fier, on l'est ordinairement de se montrer, de se mesurer, de gagner et d'être applaudi. Là, c'était strictement le contraire. (...) À la confusion des sentiments propres à l'enfance,

succédèrent, quelques années plus tard, les prémices d'une certitude de pensée. ». Itinéraire d'un enfant en quête d'identité, de « position », histoire d'un adolescent aux origines arméniennes, corps entravé, malingre, *affolé*, fils d'immigrés nourri du sentiment d'abandon au cœur de l'exil, histoire d'un apprentissage, de l'éducation intellectuelle d'un étudiant au début des années 1970 dans le Quartier latin ; une persistante inquiétude et pourtant, le sentiment sûr d'être protégé par une *puissance inconnue*, une grâce ; celle qui le conduira à ses choix dans

la langue et la culture de son pays d'adoption, celle de sa conversion au catholicisme, celle de son don pour le langage, la littérature, qui le mènent aux rives apaisées de la maturité. Ce sont de très brefs chapitres, une, voire deux pages, où le narrateur s'exprime à la troisième personne – comme une mise à distance naturelle, nécessaire, pour être au plus près de soi, défaire les nœuds, oublier les murs de la prison imaginaire, se libérer – comme la langue elle-même –, de son *sarcophage* –, se regarder, trouver sa vraie place. Pour finalement, devenir « je », deux fois *je* ; le sien, et celui, injonctif, litanique de la mère, imaginaire dialogue d'une mère à son fils, dette filiale à jamais... C'est une écriture limpide, lumineuse de l'intérieur, voix reconnaissante d'une harmonie rendue entre le dehors et le dedans, le monde et soi, l'Orient et l'Occident, tentative pour le livre d'exorciser son titre, jusqu'au choix des notes, prolongation d'un journal intime... Éd. Ad Solem, 170 p., 16,90 €. Corinne Amar



Mathieu Terence, *Mina Loy, éperduement*. C'est en s'intéressant adolescent au poète-boxeur Arthur Cravan que Mathieu Terence tombe sur le récit *Colossus* de son épouse Mina Loy. Des années plus tard, il met en lumière le destin romanesque de cette peintre, poète et essayiste, née à Londres en 1882 et morte à Aspen en 1966. Mina Loy a toujours gardé à distance « ce qui est faux, convenu, empoisonné », les flatteurs et les êtres superficiels, préférant la solitude à l'ennui. Enfant, elle subit la dureté d'une mère bigote aux rêves d'ascension sociale contrariés. Elle s'évade dans les li-

vres et le dessin. À quinze ans elle intègre une école d'art, à 18 elle convainc son père de la laisser partir étudier à l'étranger. À Munich, loin des frustrations de ses parents et de l'étroitesse de l'Angleterre victorienne, elle peut enfin être elle-même. Portée par son goût de l'inédit, sa vocation artistique et par l'idée que l'essentiel se trouve « un peu plus loin au cœur, un peu plus profond dans le corps du temps, dans la poésie, dans la beauté perpétuelle, changeante, vivace de ce que la vie a de secret. », elle va se façonner une existence à sa mesure. Sa beauté, son esprit tranchant et libre, son originalité, sa créativité captivent. De Paris, Florence à New York, elle va traverser deux conflits mondiaux, être de toutes les modernités, pénétrer les cercles les plus cosmopolites et les plus novateurs, se liant au futuriste Marinetti, à Duchamp, Gertrude Stein, Picabia, Joyce, Ezra Pound, Djuna Barnes ou Brancusi. Pour échapper à sa famille elle se marie jeune avec Stephen Haweis, aura quatre enfants (dont deux décéderont) mais connaîtra la véritable passion charnelle et intellectuelle avec le provocateur Arthur Cravan qui lui inspirera ces mots : « *En public il n'était pas civilisé, en privé, sublime* ». Fuyant la conscription, il disparaîtra en mer au Mexique en 1918. « *La vie est une enquête vagabonde*. » a écrit cette femme hors du commun qui a su faire de son passage sur terre un modèle d'émancipation et d'aventure humaine palpitante. Éd. Grasset, 236 p., € (en librairie le 6 septembre). Elisabeth Miso

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix Littéraires

Prix « Envoyé par la Poste » 2017

Vendredi 1er septembre

Jean-Baptiste Andrea, *Ma reine*. Éditions L'Iconoclaste



Jean-Baptiste Andrea
Ma reine
Éditions L'Iconoclaste
240 pages, 30 août 2017.



Photo de Jean-Baptiste Andrea
© Vinciane Lebrun-Verguethen

Philippe Bajou, Secrétaire Général du Groupe La Poste et Directeur général Adjoint, a remis vendredi 1er septembre, au nom de Philippe Wahl, Président Directeur Général du Groupe La Poste et Président de la Fondation d'entreprise La Poste, le Prix littéraire « Envoyé par La Poste » à Jean-Baptiste Andrea pour son livre *Ma reine*, publié aux Éditions L'Iconoclaste. La remise du prix s'est déroulée au Centre National du Livre.

Jean-Baptiste Andrea est né en 1971. Diplômé de Sciences-Po Paris et d'une école de commerce, il travaille comme traducteur avant de bifurquer vers le cinéma où il est réalisateur et scénariste. Il a signé *Dead End* et *La Confrérie des larmes*. *Ma reine* est son premier roman.

Ma reine, Éditions L'Iconoclaste. 240 pages (parution le 30 août 2017).

Un conte initiatique où tout est vrai, tout est rêve, tout est roman.

Shell n'est pas un enfant comme les autres. Il vit seul avec ses parents dans une station-service. Après avoir manqué mettre le feu à la garrigue, ses parents décident de le placer dans un institut. Mais Shell préfère partir faire la guerre, pour leur prouver qu'il n'est plus un enfant. Il monte le chemin en Z derrière la station. Arrivé sur le plateau derrière chez lui, la guerre n'est pas là. Seuls se déploient le silence et les odeurs de maquis. Et une fille, comme un souffle, qui apparaît devant lui. Avec elle, tout s'invente et l'impossible devient vrai.

Ode à la liberté, à l'imaginaire, et à la différence, *Ma reine* est un texte à hauteur d'enfants. L'auteur y campe des personnages cabossés, ou plutôt des êtres en parfaite harmonie avec un monde où les valeurs sont inversées et signe un récit pictural aux images justes et fulgurantes qui nous immerge en Provence, un été 1965.

Membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Président du jury

Dominique Blanchecotte, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste

Marie-Laure Delorme, Journaliste JDD

Serge Joncour, Écrivain

Marie Lloberes, Directrice de La Poste Conseil

Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur adjoint de la rédaction du Point

Thierry Froger, Enseignant, Écrivain (lauréat du 2ème Prix « Envoyé par La Poste »).

Jean-Baptiste Andrea, *Ma reine*, Prix « Envoyé par la Poste » 2017.

Interview : quatre questions au lauréat : <http://www.fondationlaposte.org/projet/prix-envoye-par-la-poste-jean-baptiste-andrea/>

Festivals

Festival du Journal intime

Du 15 au 17 septembre 2017

Mairie du 4e arrondissement, Paris.

La première édition du festival du Journal Intime se tiendra du 15 au 17 septembre 2017 à la mairie du 4ème arrondissement de Paris. Le vendredi sera entièrement consacré au jeune public des collèges et lycées.

Aujourd'hui plus de 3 millions de Français tiennent un journal intime, que ce soit par le cahier ou par le Web.

Avec la collaboration scientifique de l'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA) que dirige Philippe Lejeune. Une programmation sélective de textes, de films et de thèmes de conférences sera présentée.

Un journal intime, c'est une expression de soi, pour soi. Exprimer ses sentiments, ses joies, ses



peines, ses désarrois, témoigner de son vécu, c'est une manière de laisser une trace de soi qui sera lue ou pas par les descendants. Le journal est une forme d'exutoire, c'est un confident qui ne porte pas de jugement, une manière de s'apaiser. De nombreux auteurs, artistes nous ont laissé de beaux témoignages de leur époque. Le festival ouvre ses lectures par cette thématique: «Le journal au miroir», pourquoi écrire sur soi.

Le journal intime peut être réalisé sous plusieurs formes : l'écriture, le dessin, la photo, la vidéo, les arts plastiques. Chacun s'exprime de la manière qui lui soit la plus appropriée et personnelle. Le festival permettra ces expressions diverses à travers des ateliers d'écriture, de dessins, une installation, des projections moyen-métrage et long métrage. Inviter le public à participer, à avoir envie d'écrire leur premier journal, de s'exprimer autrement, d'écouter, d'échanger, de créer, tel est le but de ces trois journées.

Le festival du Journal Intime a pour objectif de faire découvrir les journaux intimes de célébrités (écrivains, artistes), comme d'anonymes.

Dans ce cadre plusieurs manifestations seront organisées :

- des lectures par des artistes et des écrivains de renom
- une carte blanche à Irvin Anneix, jeune designer multimédia, créateur d'une collection documentaire collaborative d'écrits intimes rédigés pendant l'adolescence, une initiative intitulée Mots d'Ados
- des conférences / débats
- des ateliers d'écriture, de dessins et de lecture
- des projections de vidéo et films
- des installations artistiques avec le Bal du silence de Mathieu Simonet et l'atelier origami de Natacha Guillier

Mairie du 4ème arrondissement de Paris
2 Place Baudoyer, 75004 Paris

Site du festival du Journal intime et programme :
<http://www.festivaldujournalintime.fr/festival/>



Les Correspondances Manosque La Poste, 19e édition. Du 20 au 24 septembre 2017 Manosque

Le programme prévoit cinq jours bien remplis pendant lesquels la littérature se montre multiforme, imaginative, novatrice – et toujours, d'une façon ou d'une autre, en relation avec le monde, les lieux, les hommes et le temps. Cinq jours de présence et d'expression des auteurs d'abord – et plus généralement des créateurs et des artistes – qui sont des personnalités illustrant cette fête.

Des rencontres s'affirment d'année en année, comme incontournables, un rendez-vous important où l'on vient et où l'on revient.

La Fondation d'entreprise La Poste est, en 2017, et ce pour la 17ème fois, le partenaire principal des Correspondances Manosque La Poste.

Elle soutient l'expression écrite et s'intéresse plus particulièrement à l'écriture épistolaire qui, sans exclusive, se trouve au centre du Festival 2017, des lettres de Nathalie Sarraute à celles de François Mitterrand en passant par celles d'Henri Michaux... La Fondation d'entreprise La Poste encourage de même tout ce qui valorise, complète ou rend plus vivante la lettre et l'écriture ; elle se reconnaît également dans les nombreuses rencontres entre les textes et d'autres expressions artistiques qui sont un des points forts originaux des Correspondances Manosque La Poste : son intérêt pour les mariages entre la littérature et la musique comme pour la chanson et la qualité des textes chantés est en résonance avec les concerts littéraires qui y seront donnés.

Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritaires » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

Le site des Correspondances Manosque La Poste
<http://correspondances-manosque.org/>



Les Cafés littéraires, 22e édition. Du jeudi 28 septembre au dimanche 1er octobre 2017 Montélimar

« Cette année, le livre nous emmène dans les paysages de l'enfance, de la jeunesse qui passe, des pays qu'on a quittés, d'une terre bouleversée.

Dans un monde fracturé et instable, les histoires nous proposent des héros ordinaires – des gens de peu – qui se révèlent dans l'épreuve des buveurs de lumière et trouvent en eux-mêmes et dans les rencontres, les ressources de survivre et vivre envers et contre tout.

Dans un temps où les identités s'entrechoquent, les écrivains se revendiquent d'identités plurielles aussi diverses que les chemins de la vie et laissent entrevoir le possible d'un futur vivable.

Avec cette 22ème édition, les Cafés sont entrés dans l'âge adulte et maintiennent le cap d'un rassemblement ouvert et convivial autour des écrivains. Nous célébrons à cette occasion les 70 ans du CNL : le Centre National du Livre, créé en 1946 dans le paysage de l'après-guerre et sans lequel nombre des livres proposés n'existeraient pas tout comme la belle revue Apulée par laquelle Hubert Haddad et les éditions Zulma nous offrent l'accès aux littératures du monde. Et c'est grâce au soutien complémentaire du CNL ajouté à celui de nos partenaires publics et privés que nous sommes en mesure de vous inviter à nous rejoindre sur ce territoire de Sud Rhône-Alpes pour de belles et vivantes rencontres avec les 26 auteurs que nous avons lus, choisis et invités. » Christian Liotard. Président des Cafés Littéraires de Montélimar.

Les rencontres ont lieu dans toute la ville de Montélimar, ainsi que dans les cafés et bibliothèques des communes environnantes, en Drôme et en Ardèche. Point de départ du parcours à Montélimar : le Village des cafés, le chapiteau-librairie installé sur le Carré d'Honneur de l'Hôtel de Ville au cœur de la ville, à proximité de la Médiathèque.

Accès libre et gratuit à toutes les rencontres sans réservation.

Le site des Cafés littéraires et le programme
<http://lescafeslitteraires.fr/>



Vivre ensemble le Festival de l'écrit, 21e édition. Rencontres publiques 1ère à Chaumont le 28 septembre

L'ambition du Festival de l'écrit :

- valoriser l'expression écrite des personnes en situation d'apprentissage ou de réapprentissage du français dans un projet de reconnaissance sociale et culturelle ;
- faciliter l'accès à l'autonomie, à la culture et à la citoyenneté des personnes ayant des difficultés de lecture et d'écriture ;
- aider les intervenants des champs formatif, social et culturel à associer leurs compétences et à adapter leurs pratiques pédagogiques à l'exigence et à l'évolution de la société.

L'action concerne des publics francophones et allophones. Elle s'adresse également aux éducateurs, formateurs, professeurs, écrivains, bibliothécaires... Il s'agit d'associer les initiatives et les compétences des intervenants dans une dynamique territoriale fédératrice.

Le Festival de l'écrit se développe et s'élargit à la nouvelle région Grande Est Alsace Champagne-Ardenne Lorraine

(Projet solidaire)
Médiathèque Les Silos
7/9 Avenue Foch – Chaumont 52000
Association Initiales
<http://association-initiales.fr/>

Rencontres



« Geuthner et la Méditerranée » Le 28 septembre 2017, Paris 6e.

Les Éditions Geuthner organisent une rencontre « Geuthner et la Méditerranée » à partir de 14h30 le 28 septembre 2017 au Colombia Global Center Reid Hall.

Lucie BONATO & Monique DONDIN- PAYRE présenteront à 18h30 La Méditerranée d'Edmond Duthoit archéologue et architecte du XIXe siècle.

Entre décembre 1861 et janvier 1863, Edmond Duthoit, jeune architecte amiénois de 24 ans, recommandé par Viollet-le-Duc, participa à une mission d'exploration en Orient sous l'autorité de Melchior de Vogüé. Il fit escale à La Valette, Alexandrie, parcourut le Liban, Chypre, la Palestine, la Syrie du Nord, visita Athènes, Messine et Palerme. En 1865, il repartit pour l'Empire ottoman chargé de mission par Napoléon III : Constantinople, Chypre à nouveau, Assos en Troade, sont ses étapes principales. Quelques années plus tard, en 1872, il fut envoyé, toujours

sur recommandation de Viollet-le-Duc, en Algérie, à Tlemcen notamment, pour dessiner les monuments arabes. Jusqu'à sa mort en 1889, chaque année, il retourna en Afrique du Nord pour assurer l'enregistrement, la restauration, la préservation des monuments.

La correspondance qu'il adressa à sa famille, sa mère puis sa femme, pendant ces périodes est presque intégralement conservée, de même qu'un nombre considérable de dessins qui illustrent étroitement les descriptions de paysages, les aventures des déplacements en bateau, en train, à pied, en diligence, à cheval, les récits des fêtes, la peinture des vêtements, des gestes quotidiens, tout ce qu'il voit, ce qu'il ressent, ce qui l'enthousiasme.

Ces lettres dépourvues de tout artifice, pleines de vivacité et souvent d'humour, débordantes de vie et d'énergie, constituent un témoignage d'autant plus exceptionnel que leur sont associés les dessins qu'Edmond Duthoit lui-même réalisa sur le terrain. Plus que des relevés techniques, ce sont des scènes de rues, des croquis d'animaux, ses compagnons de voyages et de travail, les peuples aux modes d'existence immuables, les monuments délaissés et les villes enfouies.

Colombia Global Center Reid Hall
4, rue de Chevreuse, 75006 Paris.
<http://globalcenters.columbia.edu/paris/>

Texte et musique



Centre des Écritures de la Chanson Voix Du Sud – Fondation La Poste Concert de clôture Le 22 septembre 2017 à 21 heures Astaffort

L'action du Centre des Écritures de la Chanson / Voix Du Sud – Fondation La Poste, en 2017, c'est :

- 11 stages relevant de la formation professionnelle continue des artistes au profit de 125 jeunes auteurs-compositeurs, dont deux sessions des Rencontres d'Astaffort parrainées cette année par Vianney et Julien Doré
- 76 semaines de créations de chansons qui associent un artiste professionnel à des publics amateurs en milieu scolaire, dans des structures sociales ou des hôpitaux. 17 artistes professionnels ont encadré ces actions qui ont impliqué plus de 1500 jeunes et moins jeunes,
- le soutien de 35 équipes artistiques à travers 73 journées de concert produites soit 93 représentations au profit de plus de 15 000 spectateurs.

Music'Halle
47220 Astaffort

Voix du Sud
<http://www.voixdusud.com/>



Concours Jeunes talents - Festival Jacques Brel, 17ème édition, Du 22 septembre au 7 octobre 2017 Théâtre Edwige Feuillère, Vesoul

Le Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul organise pour la 17ème édition du Festival Jacques Brel un concours de musique à l'issue duquel 5 artistes seront sélectionnés pour jouer le 30 Septembre et le 1er Octobre prochain à Vesoul. La Fondation La Poste est partenaire de ce concours.

Cali est cette année le nouveau parrain.
Celui du Concours Jeunes Talents du Festival Jacques Brel.

Le site du Théâtre Edwige Feuillère et le programme du festival
<https://www.theatre-edwige-feuillere.fr/festival-j-brel.html>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org